

Dans le haut pays

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 31

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214076>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 3 août 1918. — Un soir de 1^{er} août (V. F.). — Dans le haut pays. — A la victoire, en chantant ! — Pour bien apprendre le français. — Les remèdes de nos ancêtres. — Onna plîcée bin fête (Marc à Louis). — Feuilletton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

UN SOIR DE 1^{er} AOUT

COMME d'habitude, le soir du 1^{er} août, les Blanc, mari et femme, et leurs voisins Rouge, monsieur, madame et mademoiselle, sitôt après souper, montèrent ensemble au Signal de Sauvabelin pour entendre bourdonner les cloches et voir les feux patriotiques dans les campagnes. Des feux, il n'y en avait pas énormément, cette fois-ci.

— Au prix où est le bois, ça n'est pas étonnant, fit M^{me} Blanc ; les petits boulangers comme nous savent ce qu'il coûte !

— Hélas ! madame, qu'est-ce qui ne coûte pas les yeux de la tête, au jour d'aujourd'hui, dit M. Rouge. Je puis vous en parler savamment, moi qui aligne des chiffres depuis trente-deux ans et demi dans l'administration cantonale. M'en passe-t-il par les mains de ces comptes d'apothicaires ! Ah ! voyez-vous, pour l'Etat la vie est rude aussi. Et les choses iront en empirant jusqu'à la fin de la guerre, c'est-à-dire durant deux années encore.

— Comment ! deux années encore ! s'exclama M. Blanc, mais vous avez vu que, pour la seconde fois, les Allemands ont dû repasser la Marne.

— Simple épisode, mon cher Blanc, simple épisode.

— Significatif, tout de même.

— Significatif tant que vous voudrez, mais non encore décisif. Tenez, vous voyez-là le front de la Manche aux Vosges.

Assis sur un banc, M. Rouge, du bout de sa canne traçait des lignes sur le sol, marquait les positions des Alliés et de leurs adversaires, en se livrant à des considérations de haute stratégie, qui ne paraissaient intéresser que médiocrement ces dames.

— Vos fils sont rentrés en bonne santé du service ? demanda M^{me} Rouge à M^{me} Blanc.

— Mais oui, madame, je vous remercie. A les voir, je ne me figurais pas qu'ils avaient eu la grippe tous les trois.

M^{lle} Rouge, dont les joues étaient devenues rose vif, sursauta légèrement. Dans le quartier, on dit que l'aîné des Blanc lui fait les yeux doux.

— Comment ne pouviez-vous pas savoir qu'ils étaient grippés ? questionna-t-elle avec un étonnement non dissimulé.

— Que voulez-vous, ce sont des cachottiers, et de braves enfants aussi. Ils n'ont pas voulu qu'on nous informât. Nous n'en aurions pas dormi, ils le savaient bien.

— Vous devez être fière d'eux, madame Blanc, dit M^{me} Rouge. S'ils étaient ici, je les embrasserais tous les trois !

Les yeux humides, M^{lle} Rouge avait passé du rose à l'écarlate.

— Qui donc veux-tu embrasser ? demanda à sa femme le comptable de l'administration.

— Trois beaux soldats revenant de la guerre, comme dans la chanson.

Abandonnant ses dessins sur le sable, M. Rouge se fit expliquer cette énigme.

— Eh bien, tu aurais raison, ma chère. Pour ma part, je leur serrerais la main avec beaucoup de plaisir. En attendant, comme le carillon des églises a cessé et que les feux se meurent, si nous allions tous chez nous boire à la santé de ces défenseurs de la patrie ?

— Vous êtes bien honnête, monsieur Rouge, dit M^{me} Blanc, mais vraiment les temps sont trop durs pour se réjouir.

— Ils sont durs surtout pour ceux qui n'ont su rester simples dans leurs habitudes. Mais cela ne nous empêchera pas de vider une bouteille de onze. N'oubliez pas, madame, que nous célébrons aujourd'hui la mémoire des héroïques pères de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald. Quels hommes ! madame. Ah ! si nous leur ressemblions un peu plus ! Si l'amour du luxe ne nous faisait pas faire un tas de bêtises !

M^{me} Blanc, se tournant vers son mari :

— Qu'en penses-tu, Adolphe ?... Il commence à se faire tard...

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et puisqu'il s'agit de boire à Guillaume Tell et à ses amis... Je ne peux jamais me rappeler leurs noms.

— En route donc, fit M. Rouge en se levant.

— Vous ne pourriez pas dire à vos fils de se joindre à nous ? demanda M^{me} Rouge à la boulangère.

La nuit, tout à fait tombée, voilait la silhouette de la ville et des promeneurs et le visage empourpré de M^{lle} Rouge. V. F.

Quand il tonne. — L'autre jour, pendant un violent orage, quelques promeneurs, dames et messieurs, s'étaient réfugiés dans une des bonnes auberges du Jorat. Soudain, un violent coup de tonnerre fait sursauter tout le monde. Les dames poussent des cris d'effroi.

— Heureusement, s'écrie l'une d'elles, encore toute tremblante, que c'est pendant la journée. La nuit, les orages me font une peur affreuse ; je ne puis rester dans mon lit.

— Oh ! moi, réplique un bon paysan, qui buvait paisiblement ses trois décis, quand y tonne, je ne sors jamais de mon lit ; on risque autant dehors que dedans. Et puis, mieux vaut être éclafé de plat que de pointe. — K.

DANS LE HAUT PAYS

Vous êtes-vous jamais demandé, écrivait un jour, un correspondant du *Progrès*, de Château-d'Œx, d'où viennent les noms de lieux de notre pays. Ces noms n'ont pas été donnés au hasard, c'est évident. Que signifient-ils ? Hasardons-nous avec la prudence du serpent dans le domaine de l'étymologie. Il n'est pas de science plus vague et plus incertaine, où les faux-pas soient plus fréquents. Il faut, quand on veut faire de l'étymologie, se rappeler la fa-

meuse histoire de la fontaine des ânes. La voici pour ceux de nos lecteurs qui l'ignorent encore.

Un jour, deux savants, de je ne sais quelle université, découvrirent sur une paroi de rocher, au bord du chemin, l'inscription suivante à demi effacée :

« Hic — Hec — Hem — Inde — Sanes. »

Que pouvait bien signifier cette inscription abracadabrante. Une longue dispute s'ensuivit, à coups de mémoires, de documents, de latin, de grec et de science plus ou moins digeste. L'un y voyait du latin, un autre de l'égyptien, jusqu'à ce que vint un naturel qui leur lut l'inscription à sa façon : « Ici le chemin des ânes ». C'est par là que les ânes allaient boire à la fontaine.

Je me rappelle le *chemin des ânes*, et je ne livre mes réflexions étymologiques à nos lecteurs qu'avec prudence et sans engagement.

Le Rubly me fait souvent penser au chemin des ânes. Les savants ont vu dans son nom une origine latine : *Rubens mons*, le mont rouge ; en effet, souvent le Rubly apparaît tout rouge ; c'est du reste la montagne par excellence de Rougemont. Un beau jour, un sceptique s'est avisé que de certains endroits, de Gessenay, par exemple, le Rubly a absolument la forme d'une carotte et l'on sait que dans le doux dialecte d'outre Vanel, une carotte s'appelle un *Rübli*, comme dans notre patois une *ribble*. Maintenant, faites votre choix : faites du Rubly le Mont rouge, ou faites-en une vulgaire carotte, c'est comme il vous plaira. J'avoue que, pour mon compte, je penche un peu pour la carotte.

Bien souvent, du reste, c'est dans notre patois, plutôt que dans le latin, qu'il faut chercher l'origine des noms de lieux.

Vous connaissez tous la Brigollière et sa bonne eau, fraîche en été, modérée en hiver. Peut-être même en avez-vous bu un jour qu'il faisait bien chaud par le chemin des Poses et que le Lavaux était trop cher pour votre bourse. J'avoue avoir cru longtemps que la Brigollière tirait son nom de la famille Bricolier, aujourd'hui éteinte, mais qui a existé. Pas du tout, m'a dit quelqu'un. Vous êtes dans une erreur grossière. Cherchez dans le patois : un *bregol*, c'est un marais ; la *Bregodère*, cela désigne un endroit marécageux, comme qui dirait la *Pacôtière*. Je dois avouer encore que cette étymologie me paraît beaucoup meilleure que la mienne.

Il y a cependant une étymologie qui vient incontestablement du latin ; on peut en suivre en effet dans les vieux actes les transformations successives : c'est la Sarouche. Ce mot vient du latin *sacca arsa*, la roche brûlée. Cela vous étonne, sans doute. Regardez par un beau soir d'été le *sceux de la Sarouche*, au moment où les derniers rayons du soleil l'embrasent tout entier ; vous comprendrez pourquoi nos judicieux ancêtres, poètes à leurs heures, ont été frappés de ce magnifique spectacle et ont appelé cette muraille : la *roche brûlée*.

La Grelatayre, elle, n'a pas tiré son nom du latin. D'abord, c'est une désignation relativement moderne, qu'on ne trouve pas dans les

vieux actes. Le cadastre dit la *Guerlatayre*, mais le cadastre a déjà estropié beaucoup de noms; dans la vieille prononciation du pays qui seule fait règle, c'est la *Grelatayre*. Je m'étais souvent demandé d'où pouvait venir ce nom bizarre, lorsque je découvris un jour que la *Grelatayre* avait été longtemps la propriété d'une famille *Desquartiers*, dont le surnom était *Grelet*, grillon. Voilà le trait de lumière. La *Grelatayre*, c'est le domaine des *Grelet*, comme qui dirait la *Grillonnière*. Reste à savoir si les *Desquartiers Grelet* avaient reçu leur surnom de la *Grelatayre*, ou s'ils le lui avaient donné. Mais regardez la *Grelatayre* et dites si elle n'est pas la bien nommée. Les grillons peuvent-ils trouver un paradis plus beau que ces pentes exposées aux premiers rayons du soleil.

Et voilà! Faites comme moi: cherchez les étymologies des noms de lieux, vous ferez des découvertes amusantes. Si vous vous trompez, soyez sûrs que ceux qui ont donné ces noms ne viendront pas vous chercher chicane et soyez sûrs aussi que les savants ont fait des erreurs tout aussi grossières.

Rencontre. — Deux compagnons qui ne s'aimaient guère — ils avaient eu plusieurs fois démêlé l'un avec l'autre — se rencontrent fortuitement dans un café:

— Ah, te voilà, voleur! fait l'un, l'air courroucé.

L'autre, sans s'émouvoir:

— Faut adi être oquïè. — B.

A LA VICTOIRE, EN CHANTANT !

L'AUTRE samedi, nous avons parlé des airs nationaux américains. C'est de l'actualité. Les Américains sont aujourd'hui les arbitres de la situation.

Mais c'est aussi de l'actualité, en ce temps où la voix du canon domine le monde et où la victoire attend le moment propice et prochain de poser sa couronne sur la tête des défenseurs de la justice, du droit et de la liberté, de rappeler le rôle extraordinaire joué par les chansons guerrières dans tous les temps.

Il y a de cela quelques années — c'était avant la guerre — un chroniqueur français commentait brièvement l'origine des chansons nationales et leur influence sur les destinées des peuples.

La poésie militaire se retrouve partout, disait-il, chez les anciens et chez les modernes, au Nord comme au Midi, dans la barbarie comme dans la civilisation. Partout on s'est battu et l'on a chanté en se battant.

Sur un même fond de patriotisme, tantôt c'est la religion qui ressort, tantôt le fatalisme; ici l'honneur, plus loin la liberté.

Aux Grecs, qui chérissaient par-dessus tout la Patrie et l'honneur, revient la gloire des premiers chants qui décidèrent des triomphes sur les champs de bataille. Qui ne connaît le nom de Tyrtée, le poète boiteux qui, alors qu'on demandait un général vaillant, saisit sa lyre et mena les phalanges de Lacédémone à la victoire, en faisant passer dans toutes les âmes l'ardeur dont il était enflammé!

C'est en chantant les vertus guerrières qu'il excita jusqu'à l'héroïsme, l'enthousiasme de ses compagnons.

Qu'il nous suffise de citer un fragment de ses élégies, exactement traduit en vers:

Mourir est beau; mourir, tomber aux premiers
[rangs.]
Brave, et le fer en mains, défendant sa patrie!
Mais fuir, mais désertir et sa ville et ses champs,
Comme un vil mendiant tendre une main flétrie,
Traîner en vagabond une épouse chérie,
Des enfants, une mère, un père chargé d'ans,
Ah! de tous les malheurs ceux-là sont les plus
[grands!]

Le lâche lit partout le reproche et la haine.

Prodiges d'une courte vie,
Combattions pour notre patrie,
Sachons mourir pour nos enfants;
Jeunes guerriers, gardez vos rangs;
Laissez au sein du vil esclave
La pâle fuite et la terreur;

Faites-vous un cœur mâle, indomptable à la peur,
Dédaignez de la vie et songez que du brave
Un plus brave seul est vainqueur.

A ces harmonieuses improvisations succédèrent les âpres accents du Barde et du Ménestrel; aux romances chevaleresques du Cid, les chansons républicaines des vainqueurs de Fleurus et les dialogues du Clephte avec l'hirondelle voyageuse.

Presque tous les peuples ont eu très anciennement l'habitude de marcher au combat en poussant de grands cris, autant pour se rendre redoutables à leurs ennemis que pour s'étourdir sur le danger; et l'usage de ces cris, de ces chants de guerre qui a pris naissance aux époques de la barbarie, s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Les chants français, véritablement nationaux, ne sont nés qu'avec la révolution.

Le *Ça ira* et la *Carmagnole*, véritables cris de mort vociférés plutôt que chantés et dont le souvenir retrace de sinistres images, n'avaient cependant rien d'effrayant ni de sanguinaire par leur origine.

L'air du *Ça ira* était celui du *Carillon national*, contredanse à la mode du musicien Bécourt, que la reine Marie-Antoinette elle-même jouait sur un clavecin. On y adapta des paroles, et le couplet suivant fit appel aux sentiments belliqueux des Français:

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Petits comme grands sont soldats dans l'âme.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Pendant la guerre aucun ne trahira.
Avec cœur, tout bon Français combattra,
S'il voit du louche, hardiment parlera!
Ah! ça ira, ça ira, ça ira.

L'air du *Ça ira*, arrangé en marche militaire, fut joué et chanté par les troupes. Grâce à son allure rapide et bien cadencée, il constituait pour l'époque un excellent pas redoublé. Il fut un des premiers chants patriotiques nés de la Révolution et qui conduisit les armées françaises à la victoire.

Il faut en dire autant de la *Carmagnole*, composée environ trois ans après, en 1792, et dont les paroles plus sanguinaires encore forment avec la musique qui les accompagne et qui est fort gaie un contraste des plus bizarres. La *Carmagnole* fut jouée en pas redoublé dans la musique militaire et adoptée par tous les régiments.

Ainsi, deux des premiers chants patriotiques qui portèrent à l'étranger le défi héroïque des citoyens français étaient des airs de danse!

L'histoire, ou plutôt l'épopée de la *Marseillaise*, est trop connue pour que nous la répétions. La Convention en avait compris la grandeur épique; elle la faisait exécuter à l'ouverture de ses séances et chaque fois qu'on venait annoncer à sa barre — ce qui était fréquent, — quelque nouvelle victoire.

C'est que les généraux écrivaient en ce temps inoubliable: « J'ai gagné la bataille; la *Marseillaise* commandait avec moi. » Ou bien: « Sans la *Marseillaise*, je me battrais toujours un contre deux; avec la *Marseillaise*, un contre quatre. »

Un autre demandait un renfort de mille hommes « ou une édition de la *Marseillaise*. »

Le *Chant du Départ*, intitulé primitivement *Hymne de guerre*, fut improvisé par J.-M. Chénier pour le 14 juillet 1794, et la musique de Méhul le rendit promptement populaire. Les soldats, enthousiasmés, le baptisèrent du nom de *frère de la Marseillaise*.

Il faudrait nous étendre outre mesure pour donner seulement la liste des chansons fameuses de l'époque révolutionnaire, dont le *Réveil du peuple* est la plus terrible.

L'Empire vit décroître l'éclat de ces chants composés par des poètes sortis des rangs du peuple, influencés, inspirés par le peuple dont ils sentaient battre le cœur. Les poètes de Napoléon faiblirent sous le poids de la tâche qui leur était échue. Plusieurs interprétèrent cependant avec éloquence et grandeur les sentiments d'admiration qu'avaient fait naître les prestigieuses destinées de l'empereur. Désaugiers, Emile Debraux, Béranger, furent les apologistes heureux de la grande armée.

En résumé, les chansons nationales forment un des plus beaux chapitres de l'histoire patriotique des peuples. Elles vivront dans les mémoires à cause des grandes actions qu'elles ont aidé à accomplir. Les preux qui allaient au feu ne les chantaient point du bout des lèvres, mais avec toute leur foi et tout leur cœur. Ce n'est point en vain que le poète leur avait dit: « Sachez vaincre, ou sachez mourir! »

Pour bien apprendre le français. — Pour savoir ce que soit notre bon vieux patois, que nous devons nous efforcer de conserver; pour pittoresque que puisse être le parler vaudois, dont on peut nous pardonner l'usage, cela ne nous dispense nullement de savoir bien parler et écrire le français. Dans la vie pratique, ce n'est ni le patois, ni le parler vaudois dont on exige de nous la connaissance, mais le français, le « bon » français. Or nous avons encore beaucoup à apprendre dans ce domaine.

C'est pourquoi, il faut féliciter M. le professeur Sensine, à qui nous devons déjà deux *Chrestomathies* (prosateurs et poètes français du XIX^{me} siècle), une *Grammaire concrète de la langue française*, en collaboration avec M. Jean Bonnard, de nous donner encore la deuxième partie du *Cours de langue française*, dont la première partie avait pour auteur M. Ch. Vignier, inspecteur des écoles à Genève. (Payot et Cie, libraires-éditeurs, Lausanne.)

Ce deuxième livre du cours de langue française a été fait par M. Sensine avec la collaboration de MM. L. Jayet, U. Briod et Ch. Vignier. Il est fondé, dit un critique, sur l'observation des faits de la langue et tend à développer chez les élèves, avec la connaissance de celle-ci, l'habitude du raisonnement. Allant du concret à l'abstrait, les auteurs emploient la méthode expérimentale et rationnelle.

L'ouvrage est divisé en trois parties: grammaire, vocabulaire, composition. Il constitue une nouvelle étape vers l'unification des moyens d'enseignement dans la Suisse romande et jouera, comme ses prédécesseurs, un rôle bienfaisant en fortifiant toujours plus les liens qui unissent déjà les cantons occidentaux.

LES REMÈDES DE NOS ANCÊTRES

Récepte pour préserver les maisons que le feu ne s'y allume avec l'aide de Dieu. — Il faut prendre une tête de mort dans le cimetière, autant entière que faire se pourra, et prendre des fleurs et les mettre dans la ditte tête et la tourner sur le plat de la tête, et la mettre ainsi dans une muraille proche du voisinage, c'est-à-dire à l'endroit le plus dangereux, et y laisser un peu d'esort.

Pour appaiser le feu quand il est allumé dans une maison et pour empêcher qu'il ne se communique aux maisons voisines. — Il faut avoir un morceau ou partie d'une tête de mort dans une boîte, et cheurner, c'est-à-dire faire le tour tout à l'entour de la maison, et jeter ce morceau ou partie de tête au milieu du feu en disant ces mots: « Que ce feu perde sa chaleur comme les Juifs perdirent leur couleur quand ils trahirent Notre Seigneur Jésus-Christ; puisse-tu être aussi vite arrêté, comme j'aurai dit ces trois mots de vérité.

Notre Seigneur est né, Notre Seigneur est